

R.O. Jakobson et N.S. Troubetzkoy : deux personnalités, deux sciences ?

Vladimir A. PLUNGJAN
Institut de linguistique, Moscou

Les poètes m'intéressaient plus que les savants.
(R.O. Jakobson¹)

Mes intérêts et mes études scientifiques portaient
toujours sur le domaine de l'ethnographie et de la
linguistique.

(N.S. Troubetzkoy²)

Indeed, I would claim that personalities such as
Durnovo's, Jakobson's, Mathesius's, Shklov-
skij's, or Trubetzkoy's, are intrinsically fascina-
ting and study of their biographies is rewarding
in itself.

(Toman 1994a : xiv)

1. On ne peut qu'être d'accord avec Toman, et cependant ce qui sera pro-
posé ici ira un peu plus loin qu'une étude biographique «in itself». Certes,
les différences personnelles entre Jakobson et Troubetzkoy sont frappantes,
et si Jakobson, vers la fin de sa vie, a parlé d'une «coopération étonnante»
entre les deux grands esprits, il faudrait s'étonner beaucoup moins de l'am-
pleur de cette coopération que du simple fait qu'elle ait été possible.

¹ Jakobson 1984, p. 17.

² Lettre de Troubetzkoy à I.D. Šišmanov (1920), cf. Jakobson et al. 1975, p. 446-447 ; la traduction de toutes les citations est la nôtre, sauf indications spéciales.

Il est vrai que le structuralisme de l'École de Prague a été trop souvent représenté, pour les principes théoriques de base, comme un ensemble «monolithique». Si l'on a parfois tenté d'opposer un structuralisme «occidental» à un structuralisme «oriental» ou «russe» (pour une discussion plus détaillée cf., par exemple, Sériot 1994), ce dernier reste, aux yeux de ses commentateurs, un phénomène essentiellement homogène.

Cette opinion, semble-t-il, n'est justifiée que jusqu'à un certain point. L'unité et l'homogénéité du structuralisme pragois s'avèrent aussi imaginaires (ou pas plus imaginaires, si l'on veut) que celles du structuralisme «des années 30» en général. Parmi les nombreux arguments en faveur de cette hypothèse, nous allons nous centrer, dans ce qui suit, sur les arguments plutôt d'ordre «personnel» (puisés dans la correspondance entre Troubetzkoy et Jakobson), en essayant d'établir une sorte de corrélation qui puisse associer les «personnalités scientifiques» de deux principaux protagonistes du structuralisme pragois à leur œuvre prise dans sa totalité. Si risquée que cette démarche soit, elle semble, néanmoins (avouons-le), bien dans le goût de Jakobson, pour qui la quête de l'invariance et les rapprochements de toutes sortes constituaient toujours l'enjeu principal de l'analyse scientifique. On se rappellera, en même temps, un autre mot-clef de l'univers jakobsonien (que l'on doit à Šklovskij), celui de l'«ostranenie» (*étrangéité*), car la personnalité de Jakobson sera d'abord représentée ici vue par Troubetzkoy.

Nous allons commencer par un document. Il s'agit d'une lettre de Troubetzkoy à Jakobson qui date du 25 janvier 1935³ (Troubetzkoy avait donc 44 ans à l'époque, Jakobson, lui, 38 ans). [cf. annexe 1] Cette lettre est très caractéristique à plusieurs égards. Avant tout, elle donne une image authentique, éloquente et succincte de Troubetzkoy, de son esprit austère, exigeant, profond, mais qui peut être aussi moralisateur, rigide, conservateur. Psychologiquement, c'est plutôt un monologue interne qu'un vrai dialogue. Comme la plupart des textes non-linguistiques de Troubetzkoy⁴, celui-là dit beaucoup plus sur son auteur que sur les su-

³ Cette lettre est bien connue et a été reproduite plusieurs fois, dont la publication dans Jakobson et al. 1975, p. 312-320, sous le n° 137 reste, évidemment, la source principale ; parmi les republications plus récentes, celle de Toporov (1993, avec une date erronée) est assez typique de nos jours, étant donné son optique totalement «pro-troubetzkoyenne», ainsi que son contexte plutôt «hagiographique» que «biographique» *sensu stricto*.

Nous ne donnons ci-dessous que deux grands fragments du début de la lettre ; la traduction française a été aimablement effectuée par Serge Sakhno.

⁴ Tel est, par exemple, le cas de son fameux article «O rasizme» ['Sur le racisme'], qui, ayant pour sujet direct «la question juive», nous montre en réalité plutôt le subconscient de Troubetzkoy-émigré : les passages les plus vifs et

jets qui y sont abordés. Evidemment, c'est Jakobson qui reste, en apparence, le seul sujet du discours et la seule préoccupation de l'écrivain. Néanmoins (comme nous allons voir ci-dessous), il s'agit ici d'un Jakobson plutôt imaginaire que réel.

Prenons, par exemple, ce problème de «perte d'identité» qui est tellement présent dans le texte. Les dangers du «journalisme à la provinciale»⁵, les menaces au sujet de l'«ambiance défavorable» n'ont une dimension vraiment dramatique qu'aux yeux de Troubetzkoy ; Jakobson (un Jakobson réel, bien sûr), à ce qu'il semble, n'y voyait jamais un problème quelconque ou même une source d'inquiétude. En revanche, l'examen de la correspondance de Troubetzkoy montre clairement que tous les motifs de ce genre sont très courants, voire familiers dans son héritage épistolaire. Il suffit d'évoquer, peut-être, un seul passage extrait d'une lettre beaucoup plus ancienne écrite par Troubetzkoy à F.A. Petrovskij (ami de sa jeunesse, philologue classique et traducteur) encore de Sofia, en mai 1922 : «Une vraie province. Peu à peu, on se voit noyé dans ces petits intérêts locaux, tomber dans l'infécondité intellectuelle» (Toman 1994, p. 23). «On» de ce texte est, sans aucun doute, «ego» de son auteur. Les craintes exprimées par Troubetzkoy à propos de Jakobson sont, en réalité, ses propres craintes, ce que Troubetzkoy avoue d'une façon indirecte dans sa lettre, en ajoutant plus loin qu'il connaît cet état d'esprit (qu'il attribue à Jakobson) «de sa propre expérience». Il est au moins discutable que Jakobson ait été beaucoup traumatisé par son «infecondité» (si tant est qu'il l'ait éprouvée).

En effet, Jakobson représentait un tout autre type psychologique. Sans jamais avoir cette crainte de l'«autre», il s'adaptait facilement aux circonstances diverses et se sentait bien partout. Esprit mobile, variable et varié, à la fois influençable et indépendant, cosmopolite et ouvert, il semble être toujours «chez soi», sans cette quête perpétuelle de soi-même devenant parfois une sorte de névrose (mot largement exploité par Troubetzkoy dans «Du racisme»). Là où Jakobson se trouvait, immédiatement, les sociétés et les cercles surgissaient et se multipliaient. Il savait unir et rapprocher les gens ; et (ce qui est peut-être encore plus important), il savait ignorer les

profonds de ce texte concernent l'émigration russe et rendent très clairement les sentiments personnels de Troubetzkoy.

⁵ Il semble que Troubetzkoy associait au «journalisme» un complexe tout spécifique de traits méprisables et dangereux. Pour lui (partisan de la linguistique d'oppositions), le journalisme était nettement opposé à la science, représentant une activité superficielle et fausse par rapport à une activité essentielle et vraie. Pour ne pas citer trop, prenons la même lettre : «Outre cela, j'ai lu Šklovskij. <...> L'impression générale est quand même la dégradation [razloženie]. Šklovskij est toujours pour ainsi dire à cheval entre le journalisme et la science.» (Jakobson et al. 1975, p. 319). Jakobson gardait pour Šklovskij un sentiment intime et amical.

différences parfois énormes. Savickij et Majakovskij étaient, tous les deux, parmi ses amis. Sans aucun doute, cette absence de rigidité morale, cette ouverture insouciantes devaient inquiéter (ou même irriter) Troubetzkoy, lui, qui pouvait se plaindre, par exemple, que «de la part des Français, il y a ici aussi un certain rejet de ces modèles culturels danubo-eurasiens dans lesquels la phonologie moderne a trouvé son expression» (Jakobson et al. 1975, p. 300)⁶.

4. Ayant constaté ce contraste psychologique et personnel entre la rigidité et l'isolation, d'une part, et la souplesse et l'adaptation, de l'autre part, essayons maintenant d'évaluer les traits principaux de l'œuvre scientifique de nos deux correspondants. Ce qui saute aux yeux immédiatement, c'est la conformité des raisonnements troubetzkoïens sur la nature de la «créativité mûre» avec sa propre œuvre. Vers la fin des années 30, le «manuel de phonologie» (comme il avait l'habitude de dire) est devenu sa préoccupation principale et presque unique. Il allait écrire ce qui devrait être l'«opus magnum» de sa vie.

Troubetzkoy croyait que le passage de la jeunesse à l'âge mûr est une loi naturelle et obligatoire. Il s'est trompé. Au moins dans un cas particulier, ce passage ne s'est jamais effectué. Et c'est juste le cas Jakobson. Les conseils de Troubetzkoy ont été donnés en vain : Jakobson n'a jamais «mûri». On trouvera avec peine un *opus magnum* dans l'héritage jakobsonien. Seraient-ce ses études sur le binarisme phonologique ? ou sur la théorie des cas ? Ou sur la notion de catégorie grammaticale ? des embrayeurs ? Ou, peut-être, ce sont les travaux sur la poétique ? Oui et non: un «torrent» (comme disait Troubetzkoy) ne s'est jamais transformé en un «flot pacifique». Tout comme Troubetzkoy n'aimait pas le métier de journaliste substitué à la science, Jakobson n'aimait pas la science renfermée sur elle-même. Il n'est jamais parvenu à laisser des constructions achevées; mais c'est précisément ce défaut (du point de vue troubetzkoïen, bien sûr) qui explique sa longévité scientifique extraordinaire, qui n'a pas d'équivalent

⁶ D'ailleurs, de tels passages (assez nombreux chez Troubetzkoy, il est vrai) ne doivent pas choquer un intellectuel cosmopolite de nos jours (comme ils n'ont jamais choqué Jakobson qui ne paraissait pas, pourtant, les partager). Un point très délicat et non négligeable : pour Troubetzkoy, l'émigration était une épreuve dramatique qui a influencé toute sa vie intellectuelle (et qui explique l'origine de ses théories «eurasistes» d'une façon beaucoup plus profonde qu'on ne le pense souvent). Pour Jakobson, ce problème n'existait pas : en termes phonologiques on peut dire que, dans son univers moral, l'opposition émigré/non-émigré était neutralisée (*aufgehoben*), bien que, comme il est bien connu, sa carrière, en Europe comme aux États-Unis, n'ait pas été sans nuages.

au XXe siècle. Car, au XXe siècle, plus la théorie est cohérente, plus sa période de vie est courte.

Dans ce sens, Jakobson apparaît comme un auteur plus mobile et plus inconstant, qui résiste à une définition positive. En revanche, l'écriture de Troubetzkoy est plus homogène et beaucoup plus marquée par sa personnalité. En parcourant ses textes, on aboutit à quatre mots-clefs (dont le fragment épistolaire cité en Annexe n'est pas exempt non plus), à savoir : *tvorčestvo*, *samobytnost'*, *suščnost'*, *sistema*. Parmi ces quatre notions, les trois premières sont à peine traduisibles en français⁷ (le quatrième terme symbolisant clairement ce que Jakobson appelait une «science moderne») ; rien d'étonnant qu'aux yeux de Troubetzkoy le français apparaissait non seulement hostile à la culture danubo-eurasienne, mais aussi conceptuellement peu développé⁸.

3. Maintenant, il est temps de revenir à notre première question : y a-t-il une différence d'ordre scientifique qui soit au-delà des différences personnelles, idéologiques et, disons, esthétiques ? Comme nous l'avons déjà dit, l'*opus magnum* de Troubetzkoy est un exemple de ce que doit être une théorie cohérente dans toutes ses manifestations. En plus, la linguistique de Troubetzkoy est, avant tout, une linguistique des systèmes⁹. Ces systèmes sont composés d'unités ; chacune de ces dernières possède son «caractère individuel» (*samobytnost'*) et est nettement opposée aux autres unités. C'est une linguistique de la *séparation*, une linguistique qui impose (et qui est fondée sur) les *frontières* phénoménologiques. Cette philosophie

⁷Tous les trois trouvent un équivalent exact en allemand (*Schaffen*, *Eigenartigkeit* et *Wesen* respectivement). Il est bien connu que le vocabulaire scientifique russe (et, dans une large mesure, la mentalité scientifique en tant que telle) ont été influencés par les modèles allemands (du moins, à partir de début du XIX siècle) ; ce fait est discuté, notamment, dans (Sériot 1994), en rapport avec les origines épistémologiques de la «science moderne». Rappelons que les *Principes de phonologie* ont été écrits en allemand.

⁸«Rendre en français les termes que vous voulez est, dans la plupart des cas, carrément impossible. Le français, il est toujours comme ça : on est non seulement obligé de remplacer tout le temps les termes simples par des périphrases, mais aussi de changer toute la structure de l'exposition — uniquement pour être compris» (Jakobson et al. 1975 : 136-137).

⁹«Le caractère rationnel de l'évolution linguistique est une conséquence directe du fait que 'la langue est un système'. Dans mes cours, j'ai toujours essayé de montrer cette logique de l'évolution. [...] Si de Saussure ne s'est pas décidé à tirer une conséquence logique de sa propre thèse que 'la langue est un système', c'est, dans une large mesure, parce que cette conséquence serait contradictoire à l'idée courante de ce qui est l'histoire linguistique et même l'histoire en général» (Jakobson et al. 1975 : 97).

est constamment présente dans l'œuvre linguistique et non-linguistique de Troubetzkoy, dans sa vie et dans sa personnalité. Ce n'est pas par hasard que le point le plus fort dans la doctrine linguistique de Troubetzkoy est associé aux nombreuses typologies qu'il a laissées, que ce soit la typologie des systèmes vocaliques ou celle des alternances.

Mais la notion de système n'était-elle pas aussi bien présente dans l'œuvre de Jakobson ? Certes, mais c'était un système d'un tout autre genre — comme l'esprit romantique de Jakobson n'avait rien à voir avec l'esprit classique de Troubetzkoy. Pour Jakobson, l'essentiel c'étaient les *liens* entre les éléments, les rapports qui les unissaient, et non la substance enfermée dans les cases d'un tableau, instrument privilégié de Troubetzkoy¹⁰. Quand Troubetzkoy sépare, Jakobson compare; quand Troubetzkoy confronte, Jakobson rapproche (là aussi, dans la linguistique comme dans la vie). Ayant un peu joué avec la théorie des phonèmes (la théorie à laquelle Troubetzkoy, un savant mûr, consacra désormais le reste de sa vie), Jakobson commence immédiatement à chercher de nouveaux domaines pour l'appliquer. Tout peut servir : le langage enfantin, la linguistique historique, enfin, la morphologie (en fait, c'est Jakobson qui a transplanté l'appareil conceptuel de la phonologie dans la morphologie et la grammaire, une idée que Troubetzkoy avait seulement discutée plusieurs fois). Et cela est tout à fait caractéristique de Jakobson : la phonologie l'intéresse beaucoup moins comme telle, qu'en tant que moyen pour atteindre des domaines contigus (ou, à la limite, pas trop contigus). Il est tout expansion, tout mouvement.

Ceci dit, passons à la dernière question : dans quelle mesure peut-on parler du structuralisme pragois ? Ou, en d'autres termes, qui des deux membres principaux du CLP était le «vrai» structuraliste ?

La définition du structuralisme est extrêmement difficile : il y a peu de courants théoriques qui ne se proclamaient structuralistes entre les années 30 et 50. Néanmoins, si l'on veut trouver coûte que coûte l'invariant de l'attitude structurale, deux caractéristiques sont envisageables. Admettons qu'on est dans le structuralisme lorsqu'on :

- a) privilégie les «relations» par rapport aux «choses» (= une attitude «anti-substantialiste»);

¹⁰ L'opposition entre le tableau troubetzkoïen et le cube jakobsonien a été introduite et commentée dans une série de publications par Catherine Chvany, où elle souligne notamment — à juste titre — «*an artistic (poetic, if you will) aspect of his <Roman Jakobson's> linguistics, one that distinguishes his style from Troubetzkoy's*» (Chvany 1984 : 43).

— b) privilégie un traitement fragmentaire et séparé des phénomènes (= une attitude «isolationniste»)¹¹.

De ce point de vue, aucun des deux «Pragois russes» ne peut être considéré comme un pur structuraliste — mais chacun pour des raisons différentes. D'un côté, chez Troubetzkoy, l'attitude isolationniste est assez bien présente : l'idée même de la phonologie séparée de la phonétique ou de la «morphologie» en est la preuve ; évidemment, «la linguistique des tableaux et des classifications» s'inscrit, elle aussi, dans les modèles structuralistes sans problèmes. Mais le substantionnalisme de Troubetzkoy s'écarte largement de ce canon. En phonologie, par exemple, l'idée jakobsonienne des traits distinctifs n'a pas été véritablement acceptée par Troubetzkoy : selon ce dernier, une unité n'est jamais «décomposable».

En Jakobson, de l'autre côté, on peut bien reconnaître un anti-substantionnaliste, mais, pour être un structuraliste exemplaire, il manque de rigidité : Troubetzkoy n'avait pas tort de le lui reprocher. L'abolition des frontières, le métier auquel il a consacré toute sa vie et où il n'a pas eu de rivaux, va carrément contre la logique structuraliste. Il s'ensuit que Troubetzkoy est structuraliste et anti-structuraliste à la fois, tandis que Jakobson semble se trouver plutôt au-delà du structuralisme. C'est pourquoi il a réussi à rester moderne — après tout, sa préoccupation unique — et est entré dans une nouvelle époque parmi les premiers... Il semble que Jakobson (qui, jeune, s'essayait à la poésie para-futuriste) ne tenait qu'à une chose : l'avenir. Pour n'en être pas à l'arrière, il serait prêt à tout sacrifier. L'heure du structuralisme jakobsonien avait sonné, à son tour.

Donc, le structuralisme de Prague a-t-il jamais existé ?

© Vladimir Plungjan

¹¹ Pour ne pas entrer ici dans les détails, nous renvoyons à Dirk Geeraerts (1988), où ce problème est discuté en profondeur.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- CHVANY, C. (1984) : «From Jakobson's cube as *objet d'art* to a new model of the grammatical sign», *IJSLP*, XXIX, pp. 43-70.
- GEERAERTS, D. (1988) : «Cognitive grammar and the history of lexical semantics» in B. Rudzka-Ostyn (ed.), *Topics in cognitive linguistics*, Amsterdam : Benjamins, pp. 647-677.
- JAKOBSON, R. et al. (ed.) (1975) : *N.S. Trubetzkoy's letters and notes* (Prep. for publication by Roman Jakobson, with the assistance of H. Baran, O. Ronen, and Martha Taylor). La Haye : Mouton.
- (1984) : «Réponses» [Interviews avec Tsvetan Todorov et Jean José Marchand], *Poétiques*, 57, pp. 3-25.
- SERIOT, P. (1994) : «L'origine contradictoire de la notion de système : la genèse naturaliste du structuralisme pragois», in M. Mahmoudian, P. Sériot (eds), *L'école de Prague : l'apport épistémologique (Cahiers de l'ILSL, 5)*, pp. 19-58.
- TOMAN, J. (1994a) : «Preface», in Toman (ed.) 1994, pp. xiii-xv.
- (ed.) (1994) : *Letters and other materials from the Moscow and Prague linguistic circles, 1912-1945*, Ann Arbor : Michigan Slavic publications (Cahiers Roman Jakobson, 1).
- TOPOROV, V.N. (1993) : «Nikolaj Sergeevič Trubeckoj — učenyj, myslitel', čelovek (k 100-letiju so dnja roždenija)» in N.I. Tolstoj (ed.), *N.S. Trubeckoj i sovremennaja filologija*, Moscou : Nauka, pp. 31-118 [N.S. Trubeckoj : le savant, le penseur et l'homme].

ANNEXE

<N.T. à R.J., lettre du 25/01/1935>

<...>

Il est vrai que votre long silence m'avait beaucoup fâché. Vous auriez quand même pu trouver une minute pour m'adresser une carte postale. Si la phonologie ne vous intéresse plus, il faudrait supprimer notre «Arbeitsgemeinschaft», mais il faut s'écrire, ne serait-ce que pour se mettre d'accord sur cette décision.

Je serai infiniment triste et malheureux de vous voir pris par la «grisaille quotidienne», de vous voir abandonner la linguistique de portée internationale pour vous noyer dans ces espèces de cercles à la provinciale et dans ces querelles avec le «parti de Weingart» ou autres bêtises de ce genre.

Le métier de journaliste a des côtés attrayants, mais dont on s'aperçoit en réalité qu'ils sont purement illusoire. Quand on prône le soi-disant «lien avec la réalité de la vie», on ne fait que survoler la vie réelle sans aller au fond du problème ; la soi-disant «polyvalence» se trouve transformée en une sorte de «non-valence», c'est-à-dire en un vide spirituel.

La vie de bohème propre au métier de journaliste aboutit à une bohème spirituelle en tuant la réflexion scientifique. Vous avez toujours eu un faible pour la vie de bohème. Ce n'est pas grave, tant qu'on est jeune. Mais tôt ou tard, on doit atteindre «l'âge de la raison». Vous dites dans votre lettre que vous êtes à court de nouvelles idées scientifiques, que vous êtes «épuisé» et que vous avez besoin de «changer de sujet»... Quant à moi, je pense que c'est justement cet état d'esprit qui empêche votre activité de recherche.

Je ne crois nullement que vous souffriez d'une infécondité scientifique. Je suppose que vous êtes sujet à la même transformation, *mutatis mutandis*, que la mienne : il s'agit du passage d'une jeunesse intellectuelle qui a un peu trop duré, à la maturité intellectuelle. La maturité n'est point la vieillesse, et elle n'est pas synonyme d'infécondité. Non seulement les hommes mûrs ne cessent pas de créer, bien au contraire, ils arrivent à créer ce qui aura le plus de valeur pour la postérité. Sauf que la créativité des hommes mûrs est toute différente de celle des jeunes. On a du mal à s'habituer à cette façon de créer. Au début, on a l'impression qu'il n'y a plus rien, que tout est fini. <...> Cela vient de l'absence d'habitude. Au fait,

vous n'avez pas à vous inquiéter : vous continuerez à créer, mais d'une autre manière. Ce qui vous inquiète dans votre subconscient, c'est de ne pas vous y retrouver. Je vous assure que cela n'est pas grave. Autant vous perdrez dans le brio et le côté «tape-à-l'œil», autant vous gagnerez au niveau de la solidité de votre construction. Vous vous rappelez comment nous avons travaillé jusqu'à présent. On allait si vite que l'imprimerie n'arrivait pas à nous suivre... On abandonnait sans cesse des conceptions pour en adopter d'autres. C'est typique de la créativité des jeunes. Désormais, tout cela est sans doute fini. <...> Il suffit de vous habituer à cette idée, et tout ira bien. Mais si vous ne faites pas entrer cette idée dans votre existence et si vous commencez à vous rebeller, cela risque d'aller mal. Si vous vous consacrez au journalisme tchèque sous prétexte de cesser vos activités scientifiques, vous finirez effectivement par perdre votre don dans un proche avenir, vous tomberez bien bas dans la déchéance morale. Les tentatives de pérenniser la jeunesse sont absurdes. Le passage de la jeunesse à la maturité c'est une loi naturelle... Chaque période de la vie humaine a ses côtés positifs et ses côtés négatifs. La maturité vaut la jeunesse. L'essentiel, c'est de rester soi-même.